

LA RUPTURE GÉNÉRALE DU FRONT

IV. — La délivrance du Nord.

*La bataille de Roulers-plateau de Thielt (14 octobre). — La grande retraite allemande sur la position Hermann (16-22 octobre). — Entrée des Alliés à Douai, Lille, Ostende et Bruges.
La Conférence de Berlin du 17 octobre. Militaires et civils refusent d'avouer la défaite et d'en accepter la responsabilité.*



UDENDORFF croyait pouvoir « souffler » un instant derrière la ligne Hunding-Brunhild et sur le tronçon sud, d'ailleurs inachevé, de la position Hermann quand, le 14 octobre, un nouveau coup de foudre éclata à l'autre extrémité du champ de bataille occidental, au point d'attache qui, depuis 1914, retenait le front allemand accroché à la mer du Nord. Le

maréchal Foch n'avait pas cessé de chercher, de ce côté, la grande manœuvre d'enveloppement qui lui permettrait d'abattre son adversaire.

La bataille du 28 septembre avait emporté déjà la longue crête bordant à l'est la cuvette d'Ypres ; on était dans la plaine de Roulers, à deux pas de cette ville. L'ennemi avait cru Lille perdue.

29 septembre 1918. — Ce soir, écrit un Lillois, quand je suis arrivé à l'Hôtel de ville, dans ce cabinet du maire où, depuis quatre ans, presque chaque soir, se réunissaient des conseillers municipaux, des industriels, des notables de Lille, compagnons que la captivité de la citadelle et les malheurs du temps avaient fraternellement groupés, j'ai été reçu soudain, non par les poignées de main quotidiennes, mais par des exclamations de joie.

On m'entraîne vers les cartes étalées sur les chevalets, et sur ces cartes où, pendant si longtemps, nous n'avons lu qu'un langage de désespoir, on me montre, déjà dessinée, une pointe des nôtres sur Roulers. Il y a des joies qu'on a tellement attendues qu'elles vous laissent un instant insensible. Est-ce possible? Ce mouvement stratégique dans la direction de Tournai, que nous avons si souvent rêvé parce qu'il était pour nous le signe de la délivrance, voici qu'il se réalise !

30 septembre 1918. — Les Boches sont affolés. Pendant toute la nuit, des camions, chargés de caisses, ont circulé à grande vitesse sous mes fenêtres, dans la direction de la gare. En hâte, les barbares dévalisent les maisons de banque. Devant certains immeubles que les soldats vident de leur mobilier, les Lillois sarcastiques et rajeunis vont, viennent et se groupent... Des officiers disent tout haut, après avoir lu les dépêches affichées rue Nationale : « La guerre sera plus vite finie ! »

Le capitaine Himmel a fait appeler le maire et lui a annoncé que le départ de tous les hommes avait été décidé... (1).

**LA BATAILLE
DE ROULERS-
PLATEAU DE THIELT
(14 OCTOBRE)**

Les troupes alliées étaient, en effet, dans la vallée de Roulers ; mais

quel pataugeage dans la boue, dans cette boue des Flandres dont Pétain avait dit en 1917 : « On ne lutte pas à la fois contre la boue et le Boche, il faut choisir. » On choisit l'attaque, mais sur les hauteurs pour éviter la boue. Le

(1) MARTIN-MAMY, *Quatre ans avec les Barbares*, p. 17.

roi Albert et le major général de son groupe d'armées, le général Degoutte, avaient compris, dès le 2 octobre, que la IV^e armée allemande (Sixt von Armin) avait l'intention de résister, maintenant, sous la double protection de la boue et de la Flandern I Stellung. Ordre fut donné de se préparer, par l'aménagement du nouveau champ de bataille et la mise en place de l'artillerie et des munitions, à une seconde attaque d'ensemble. La ligne atteinte passant, le 4 octobre au soir, par Zarren, Staden, ouest de Roulers, Ledeghem, ouest de Werwicq et de Comines, la plaine de Roulers, s'étendait devant les Alliés. Mais, plus loin, l'horizon était barré par le plateau de Thielt. C'est ce plateau qu'on résolut d'attaquer et d'enlever pour être maître de l'immense pays qu'il domine de chaque côté : la région d'Ostende au nord, la région de Lille au sud.

Le maréchal Foch avait prescrit, le 4 octobre, que des troupes françaises viendraient renforcer encore le groupe d'armées et Pétain avait aussitôt mis en route les 12^e, 132^e et 11^e divisions et un bataillon de chars d'assaut. Le terrain était, en outre, aménagé avec une ingéniosité et un labeur admirables. En huit jours de travail acharné, la boue était vaincue. Madriers, rondins, moellons, graviers, maniés par les sapeurs et les territoriaux belges, français et anglais, transformèrent le pays noyé et informe en un chantier sec et solide.

L'offensive entre Dixmude et Comines devait être menée par l'armée belge, par la 6^e armée française dont le général de Boissoudy prenait le commandement et par la 2^e armée britannique (général Plumer). Le centre (5 divisions) a le rôle principal : il est formé par le 34^e corps français (Nudant) et par le 7^e corps (Massenet) et marchera sur Roulers-Lichtervelde en direction du plateau de Thielt. Il est flanqué au nord par le groupement belge Michel (3 divisions plus la division de cavalerie) marchant sur Thourout, et au sud par le groupement belge Biebuyck (4 divisions) marchant sur Iseghem, flanqué lui-même plus au sud par la 2^e armée britannique (10^e, 19^e et 2^e corps, soit

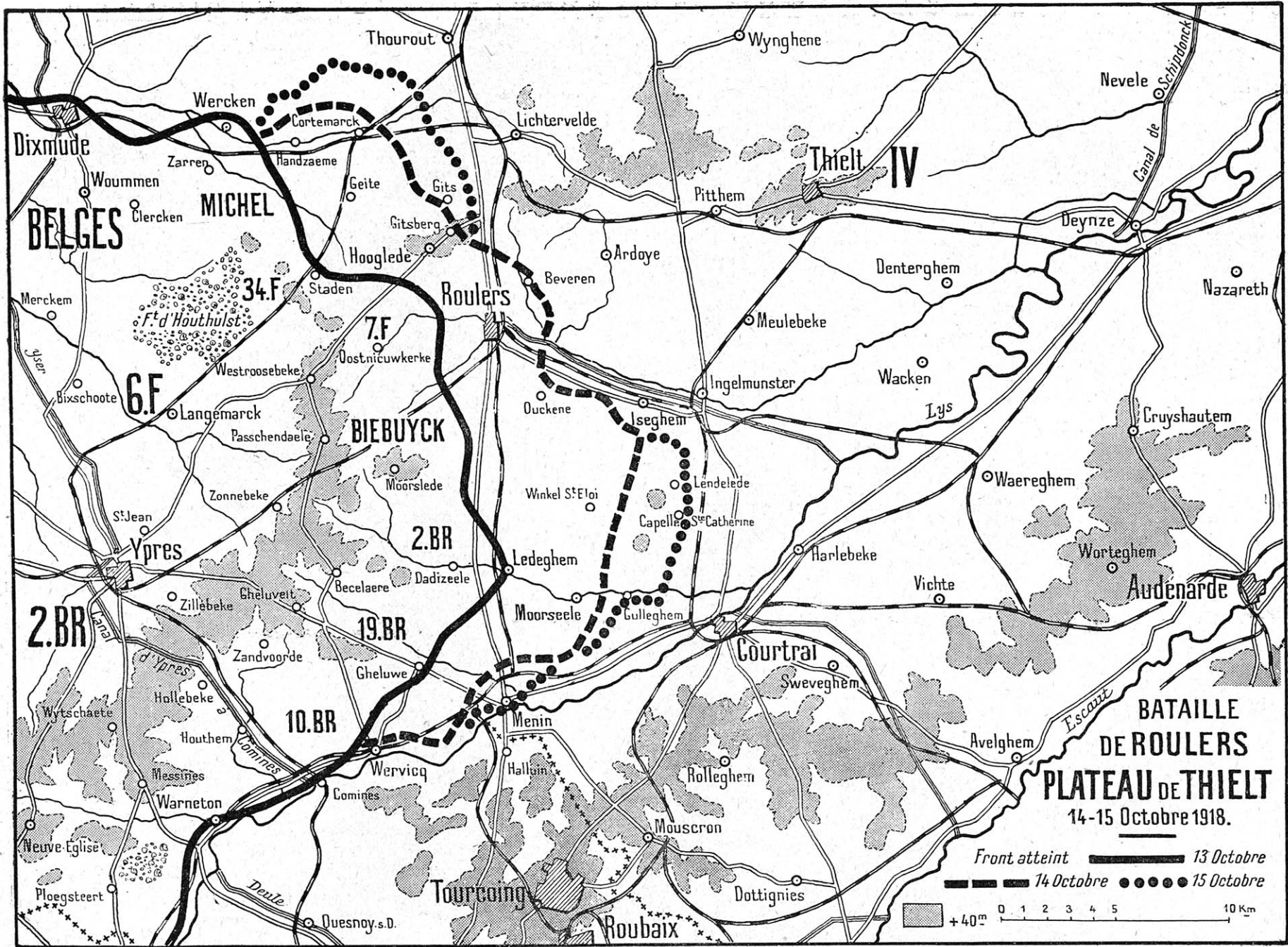
7 divisions) attaquant sur Courtrai. En réserve générale du groupe d'armées, le 30^e corps français et le 2^e corps de cavalerie ; en plus, deux divisions belges sont entre Dixmude et Nieuport, et quatre autres se tiennent prêtes à marcher au premier signal.

On était en forces devant un ennemi usé. La IV^e armée (von Armin) avait bien en ligne, de Dixmude à Comines, une quinzaine de divisions, mais les effectifs avaient fondu dans les combats depuis deux semaines. Et puis, quelle différence dans l'état des âmes : d'un côté, l'abattement, de l'autre, l'enthousiasme ! Degoutte a lancé son ordre du jour le 13 octobre :

Soldats de l'armée des Flandres ! Après tant d'héroïsme déjà déployé par vous, la France vous demande un nouvel effort. Il ne s'agit pas seulement de libérer du joug allemand une partie du territoire de la noble Belgique opprimée. *Si vous enlevez le plateau de Thielt, si vous ouvrez la porte de Gand aux 20 000 chevaux de nos divisions de cavalerie, vous forcez l'ennemi, au sud, à se replier sur l'Escaut et même au delà. Votre avance victorieuse aura chassé l'Allemand des départements du Nord dont nos compatriotes et nos parents subissent depuis quatre ans le douloureux esclavage. L'aurore de la victoire définitive commence à embraser l'horizon !*

La bataille commença le 14 octobre à 5 h. 32 du matin, sans préparation d'artillerie. Il avait plu pendant près de deux jours ; mais le temps se remettait au beau. L'aviation, ayant reçu une mission d'encagement, fit un barrage éloigné vers Melle et Audenarde et un barrage rapproché sur Thielt et Iseghem.

A peine l'attaque partie, le succès se dessina sauf quelque hésitation vers le centre, sur Roulers ; à 8 heures, le premier objectif, Handzaeme-Hooglede-fort de Roulers, était enlevé ; à 11 heures, la 5^e division française entra à Roulers. Au nord, le groupement Michel avait poussé rapidement sur Cortemarck et jusqu'au sud de Thourout ; au sud, le groupement Biebuyck gagnait de bonne heure Iseghem ; l'armée britannique Plumer enlevait Moorseele (2^e corps) et parvenait aux abords de Menin (10^e et 19^e corps). Des milliers de prisonniers et des batteries entières, avec atte-



lages et personnel au complet, défilaient vers l'arrière. La ligne ennemie s'effondrait.

Le 56^e bataillon de chasseurs à pied (de la 77^e division : 34^e corps) est parti à la course, à travers les abris bétonnés et les fils de fer de la Flandernstellung, dernière fortification que les Allemands possédaient ; il a escaladé la crête, sans souffler, puis l'a suivie, comme un rail. A droite, sur les pentes descendantes, Hooglede tenait toujours ; à gauche, sur les pentes opposées, le 60^e B. C. P. était retardé par une résistance ; le 56^e avançait quand même, à la course, s'aventurant en flèche à 4 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies, fou de joie de voir le terrain libre s'ouvrir devant lui et le Boche, étonné par tant d'audace, s'enfuir. Dès huit heures, le 56^e attaquait Gitsberg, au bout de la fameuse crête. Sa seule audace, l'audace d'un chef de bataillon et de 400 chasseurs, assurait le succès de la journée. C'était une rude audace ! Ayant sur ses voisins près de 1 500 mètres d'avance, à cheval sur la crête, mitraillé par derrière et de flanc, le bataillon était à la merci de la première contre-attaque sérieuse...

La journée s'achève. Au bas des pentes, la plaine est très visible encore. De riches villages aux tons rouges s'étalent dans les pâturages, entre les peupliers jaunis ; enfin ! c'est la belle guerre, par les campagnes souriantes !... Sur la hauteur, quelques trous d'obus frais, bruns dans l'herbe ; quelques chasseurs tués, leur fusil à côté d'eux, baïonnette au canon ; un ou deux énormes tanks Saint-Chamond, échoués contre quelque obstacle ou piteusement en panne. *Ni tranchées, ni fils de fer, ni abris de béton... C'est bien le terrain libre* (1).

Malgré le mauvais temps du lendemain 15 octobre, les généraux Michel et Nudant progressèrent de quelques kilomètres vers Thourout-Lichtervelde ; le général Massenet, immobilisé, ne put que reprendre Beveren un instant perdu et, au sud, le général Biebuyck poussa une pointe jusqu'à Capelle-Sainte-Catherine ; le général Plumer s'efforçait de franchir la Lys. On n'avait guère avancé ; mais on se préparait pour le lendemain 16. Le général Michel se proposait d'enlever, ce jour-là, Thourout.

**LA GRANDE
RETRAITE DU NORD
SUR LA LIGNE
HERMANN
(16-22 OCTOBRE)**

Tout était prêt quand, à cette heure critique, le Haut Commandement allemand se

décida tout à coup à la retraite générale sur la position Hermann. La pointe sur Capelle-Sainte-Catherine risquait en effet, pour les jours suivants, de s'allonger rapidement le long de la Lys que Plumer franchissait déjà. Que fût devenu alors le front de Nieupoort couvrant les installations d'Ostende et la base sous-marine de Zeebrugge ? La IV^e armée allemande courait le risque de voir ses communications coupées par la Lys et d'être forcée de capituler en rase campagne. La manœuvre du débordement réussissait en plein. Ludendorff écrit : « La situation de la IV^e armée était devenue si tendue que le Haut Commandement dut se résoudre à la soustraire provisoirement au contact de l'ennemi et à raccourcir son front. *Elle reçut l'ordre de se replier sur la ligne Hermann*, derrière le canal d'Ecloo et la Lys. *C'était l'abandon de la côte des Flandres*. La base sous-marine avait été, entre temps, changée de position. Le 17 octobre, jour où je repartis pour Berlin afin d'assister à la conférence sur la seconde note de Wilson qui venait d'être remise, les mouvements de la IV^e armée étaient en cours d'exécution. »

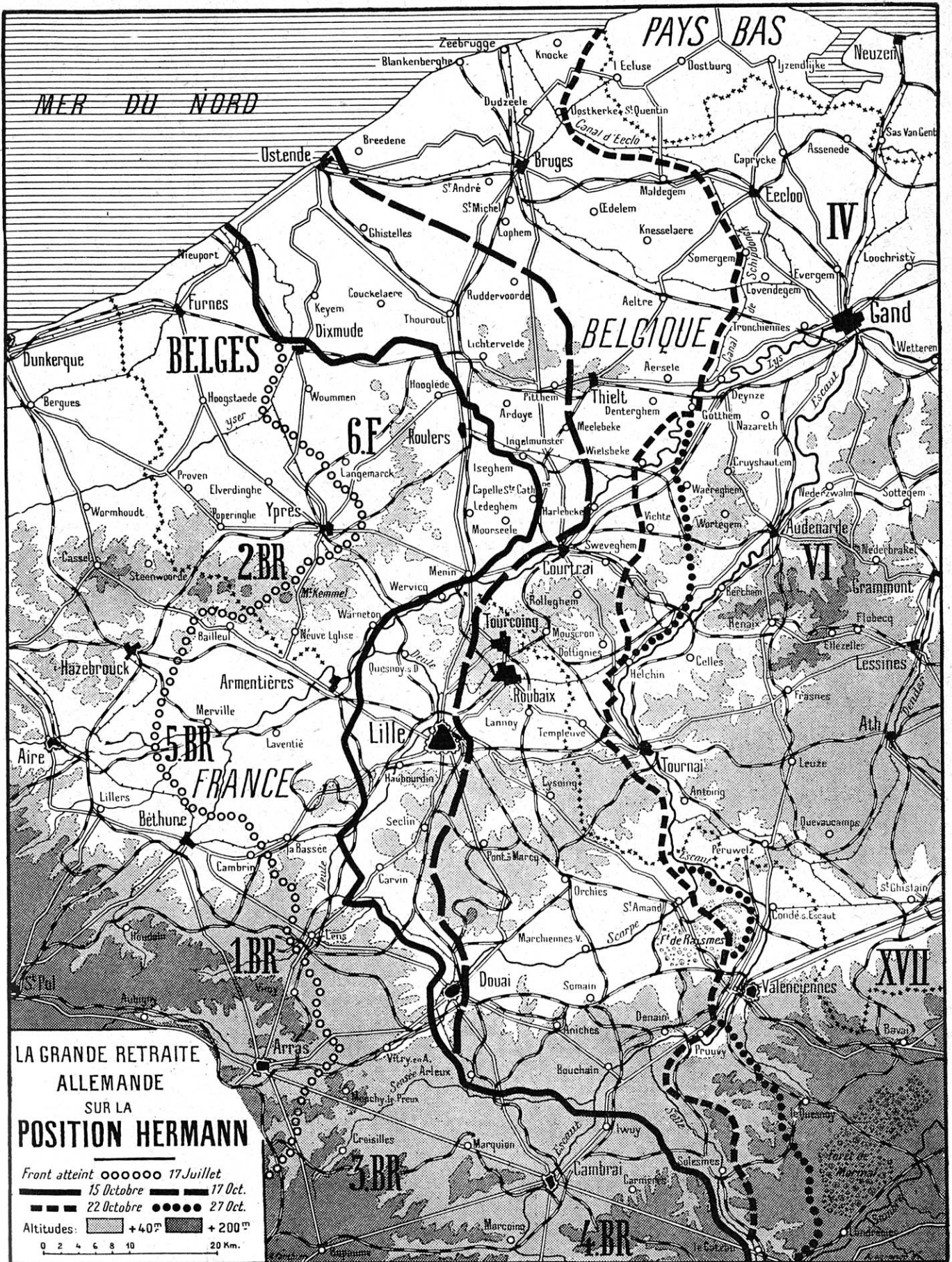
Rappelons ici le texte de von Rosenberg cité par *l'Aveu* :

Au G. Q. G., quelques voix disent ouvertement que, maintenant, le commandant en chef allemand doit entrer en relations directes avec les commandants en chef ennemis. Le baron von Lersner considère cette idée comme très risquée ; car, étant donné le moral actuel de l'armée ennemie (c'est-à-dire la certitude de la victoire), nous irions au-devant d'un échec complet ; il demande instamment que l'on continue à négocier par l'intermédiaire de Wilson (1).

En un mot, éviter à tout prix la capitulation en rase campagne. La marche sur Courtrai et vers le plateau de Thielt coupait les deux Flandres par le milieu, et Ludendorff perdait, à la fois, sa base sous-marine et l'arme économique des Flandres. Depuis le 12 octobre au soir, il avait dû replier son front jusque dans les faubourgs de Douai. La poche de Lille, menacée au sud, l'était bien

(1) Capitaine HUMBERT, *La division Barbot*, p. 230.

(1) *L'Aveu*, p. 127.



plus encore au nord, par la pointe de Capelle-Sainte-Catherine-Courtrai. Aussi Ludendorff se hâta-t-il de prendre séance tenante, la décision de la retraite générale : « *Le repli de la IV^e armée derrière la Lys rendit nécessaire de ramener aussi la VI^e armée et la XVII^e armée derrière l'Escaut, sur la ligne Hermann.* » En deux mots, c'est la fuite pour échapper au désastre.

Ce vaste mouvement de retraite sur l'Hermannstellung ramènerait trois armées allemandes sur la ligne générale Eecloo-Tournai-Valenciennes. La grande retraite du Nord, venant après la retraite de Champagne, consacrait la défaite de Ludendorff. Son prestige et le prestige du Grand État-Major s'écroulent. C'est l'heure où, dans la délibération du 16 octobre, Solf dit : « La confiance que nous avons dans Ludendorff est si ébranlée que nous désirons voir le gouvernement, pour prendre sa décision, s'appuyer non seulement sur l'avis d'Hindenburg et de Ludendorff, *mais encore sur l'avis d'autres généraux.* »

REPRISE DE De Nieuport à Solesmes,
DOUAI, LILLE la retraite de l'ennemi va
ET OSTENDE s'effectuer en plusieurs jours
(17 OCTOBRE) suivant l'étendue à franchir pour gagner la ligne Hermann.

Sous un ciel sombre, par un vent de tempête, les Belges s'avancèrent, le 16 octobre au matin, dans la boucle de l'Yser, franchirent le fleuve et poussèrent jusqu'à Keyem ; ils entrèrent à Thourout ; les Français occupèrent Lichtervelde et Ardoy ; la cavalerie partit au galop sur la route de Thielt ; au sud, on dépassa Iseghem et Menin. Au fond de la poche de Lille, les Anglais s'avancèrent à Quesnoy-sur-Deûle, à l'entrée d'Haubourdin et occupèrent Carvin. Des arrière-gardes ennemies avec de l'artillerie couvraient la retraite. Des explosions et des incendies avaient indiqué, dans l'après-midi, que les Allemands détruisaient leurs installations de Ghisteltes et d'Ostende.

Le 17 octobre fut une des plus belles journées de la guerre : Ostende, Lille et Douai

furent réoccupés. Dès le matin, la cavalerie belge chargea, enleva des canons et des mitrailleuses et galopa jusqu'aux faubourgs de Bruges, à Saint-André et Saint-Michel, canonnant même à 16 heures un convoi allemand sur la route d'Eecloo. Les corps Nudant et Massenot parvinrent au nord et au sud de Thielt. Enfin un détachement naval anglais (amiral Keyes) débarqua à Ostende avant midi aux acclamations de la population civile ; un bataillon de la 5^e division belge arriva ensuite, suivi le soir par le roi et la reine.

En Flandre française, la 2^e armée britannique (Plumer), la 5^e armée (Birdwood), la 1^{re} armée (Horne) avaient continué leur marche en avant depuis Menin jusqu'à Arleux. A 4 heures du matin, la Kommandantur avait ordonné aux habitants de Lille de gagner les lignes anglaises qui étaient à trois kilomètres, à Haubourdin, et les derniers convois allemands disparurent dans la nuit. Un avion survola la ville, signala son évacuation aux avant-postes ; les 57^e et 59^e divisions (major général Smith) du 11^e corps (général Haking) s'approchèrent aux lisières : une patrouille pénétra dans la ville et des troupes françaises du 1^{er} corps firent une entrée triomphale au milieu de l'enthousiasme délirant des Lillois.

16 octobre 1918. — Plus d'eau ! Plus d'électricité ! Tout autour de nous, c'est le fracas des voies ferrées et des ponts que l'ennemi fait sauter. Le procureur de Lille von Grævenitz et son éminence grise le Kaptain Himme ont disparu... Soirée lugubre. La rue est pleine d'un silence qui intimide, tant il est profond, le silence qui doit régner dans les sépulcres.

17 octobre 1918. — Libres ! Et voilà, c'est très simple... On a vécu pendant quatre ans dans un tombeau, sans nouvelles de sa Patrie et des êtres chers ; on a assisté, les poings serrés, à la dévastation de son foyer ; on a connu l'humiliation d'entendre les cris de joie des ennemis de la France ; on a été humilié, volé, insulté, incarcéré ; on a eu froid, on a eu faim, on a souffert, on a pleuré ! Et puis, un matin — ce matin — on a entendu une voix de femme au dehors qui criait, par une fenêtre ouverte : « Y en a plus un dans la rue !... » Une autre voix — celle d'un vieil agent de police — a répondu : « Y en a plus un dans toute la ville !... » Puis un coup de sonnette a tinté dans mon logis, c'était une lettre du secrétaire général de la mairie : « Le drapeau français flotte à l'Hôtel de ville. Le

mairie a ceint son écharpe. On vous attend. Je vous embrasse. Vive la France ! »

Et voici — après une course éperdue — cette salle où presque chaque soir, pendant quatre ans, nous avons mis en commun nos espérances et nos tristesses. On s'embrasse. On s'étreint. On prononce des mots sans suite. Des larmes coulent de nos yeux, mais ce sont des larmes de joie (1).

La capitale des Flandres reprise à l'ennemi, c'était la France du Nord délivrée, la fin du cauchemar de l'invasion et du joug de l'occupation, la véritable aurore de la victoire. La nouvelle, connue aussitôt à Paris, y causa la plus profonde sensation et la statue de Lille, sur la place de la Concorde, fut en un instant couverte de fleurs.

Le soir, la 8^e division du 8^e corps (général Hunter Weston) entra dans Douai affreusement pillé et désert.

ENTRÉE DES BELGES A BRUGES. LES ANGLAIS SUR L'ESCAUT

Sur plus de 150 kilomètres de front, les divisions allemandes s'efforcent d'échapper : pourtant, leurs arrière-gardes, accrochées, résistent parfois avec assez de vigueur ; on est aux portes de Bruges, le 18, mais on n'y entre pas encore ; les ponts de Rudder-voorde arrêtent la cavalerie belge. Au sud de la Lys, les Anglais entrent dans Courtrai, Tourcoing, Roubaix, Pont-à-Marcq et ils touchent à Aniche.

Le 19 octobre, en Belgique comme en France, une large poursuite est entamée. La division de cavalerie belge, galopant vers l'Est en deux colonnes, enlève, sabre au clair,

une ligne de mitrailleuses ennemies à Burkel, s'empare de Maldeghem, de Knesselaere et des lisières d'Aeltre ; les troupes belges, dans l'enthousiasme de cette marche en avant au sein de la patrie retrouvée, sont entrées dans Bruges, à Blankenberghe, à Zeebrugge. Le général de Boissoudy, qui a pris le matin le commandement de la 6^e armée, a poussé du plateau de Thielt vers la Lys qu'il a atteinte à Gotthem et au sud.

Où sont les longues préparations de la guerre de position, la monotone attente au fond des tranchées, le terrible et incessant marmitage ? L'armée a l'impression d'être sortie du tombeau :

C'est la chic guerre ! Chaque matin, nos patrouilles s'avancent à l'aveuglette et ne trouvent plus l'ennemi... Aussitôt le 97^e et le 159^e, à la boussole, reprennent leur course au travers des champs, petites colonnes prudentes suivant les sillons... L'escadron du 1^{er} chasseurs, les éclaireurs du 19^e dragons, prévenus, accourent au grand trot... Les canons de 75, répartis entre les

bataillons comme des mitrailleuses, s'attellent et, isolément, suivent leurs fantassins. Les sapeurs télégraphistes, toujours à l'avant-garde, chargés de rouleaux de fils, prolongent l'axe de liaison... On marche des heures lentement : on sait faire la guerre ; on ne s'aventure pas à la légère ; et les souliers sont éculés par ces longues étapes... Où s'arrêtera-t-on ? L'audace croît avec le succès ! Nous n'avons plus peur de rien ! Et le Boche est en piteux état. Devant nous, c'est un mélange invraisemblable de 6 divisions différentes ; les unes viennent de Russie ; les autres, à peine retirées de la grande bataille de Cambrai, ont été jetées dans la grande bataille des Flandres ; toutes sont démoralisées ; si elles ne lâchent pas encore, elles ne tiennent plus très bien. On prend des canons comme jadis des mitrailleuses : six le 14, sept le 15, deux le 17 ! C'est la chic guerre !



DANS LILLE DÉLIVRÉE
L'ENTHOUSIASME DÉLIRANT DE LA FOULE ACCLAMANT
LES TROUPES FRANÇAISES LIBÉRATRICES

Et que dire des heures d'émotion profonde

(1) MARTIN-MAMY, *Quatre ans avec les Barbares*, p. 176.

vécues par ces troupes libératrices accourant aux acclamations des populations libérées ? Dans les villes, dans les campagnes, c'est la même joie ardente, la même exaltation du sentiment patriotique :

Bruges-la-Morte éclate de vie, de couleur, de jeunesse. Jamais Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, entrant dans sa capitale des Flandres, ne la vit plus joyeuse et plus parée. Les grands drapeaux éclatants sortis des cachettes ont, sous les pignons à gradins, la hauteur d'un étage. D'une façade à l'autre, ils se rejoignent, faisant à la vieille rue étroite un dais ininterrompu. Le beffroi laisse tomber, de sa plate-forme au toit des halles, deux guirlandes d'oriflammes aux couleurs alliées. Le carillon de Saint-Sauveur joue la *Marseillaise*. La grand'place où semblent réunis, par un miracle, toutes les automobiles des armées de Belgique, regorge d'uniformes réséda, bleus, khaki. L'aviateur américain coudoie le lieutenant des guides ; la casquette au bandeau vert du capitaine anglais de l'« Intelligence » se distingue tout à coup parmi les bérets des chasseurs. Rue du Marché-du-Vendredi, un car d'ambulance, conduit avec maîtrise par la plus blonde des « Fany » (*First Aid Nursing Yeomanry*), emporte à Sainte-Godelieve les blessés du dernier quart d'heure et, tout le long du Dyver, les carabiniers du roi défilent sous les vivats et les fleurs (1)...

Le général (Serrigny, commandant la 77^e division) a envoyé Laurent sur le terrain. Celui-ci galope par les chemins de terre pour rattraper nos fantassins. Le pays (à l'est de Thielt) est fait de prairies et de potagers que des rideaux d'arbres séparent ; de petites maisons blanches aux toits rouges sont disséminées partout ; et, devant chacune d'elles, Laurent aperçoit des paysans qui agitent leurs mains au-dessus de leurs têtes. Avec quelle émotion il leur fait signe ! S'il passe près d'eux, il entend leurs cris : Vive la France ! et il voit leurs yeux grands ouverts pour le mieux regarder. Il sourit ; il se sent enflammé d'une joie ardente ; il répète : « Que c'est chic ! que c'est chic ! » Il galope toujours et rejoint une compagnie du 159 à l'entrée d'un village. La colonne va tout doucement, car les civils la pressent ; les femmes, les enfants serrent les mains des soldats, et les Alpains émus s'arrêtent pour les entendre : « Ah ! monsieur ! quatre ans ! c'était long, vous savez ! » — « Ah ! Monsieur ! nous avons bien souffert !... Je ne peux pas croire qu'ils soient partis ! » Et les cris de « Vive la France ! » reprennent dès qu'un officier passe, dès qu'une nouvelle section apparaît. Il semble que les pauvres gens ne veuillent pas que ce moment indescriptible s'achève... Les hommes saluent silencieusement, des larmes emplissent des yeux... Déjà le jaune et le rouge des grands drapeaux belges illuminent les maisons délivrées... On pénètre dans Aersele (2).

(1) Sur les routes de Belgique, par JACQUES LACOUR-GAYET, dans *Revue hebdomadaire* du 11 janvier 1919.

(2) Capitaine HUMBERT, *La division Barbot*.

Telles furent ces belles journées où les âmes vibrèrent dans une communion parfaite et élevèrent si haut le culte solidaire et spontané des deux patries. Heures précieuses, et du plus pur souvenir !

Le groupe d'armées du roi Albert prit, le 20 au matin, conformément à la directive de Foch dont nous parlerons tout à l'heure, son axe de marche sur Bruxelles. Il vint border le canal de Schipdonck (dérivation de la Lys) le 20 octobre au soir, depuis Oostkerke-Saint-Quentin jusque devant Deynse. L'ennemi avait dégagé le champ de tir du canal et préparé la défense avec le concours forcé de la main-d'œuvre civile. La marche en avant s'arrêta, au nord, à Deynse ; mais, au sud, elle continua les jours suivants : le 19 et le 20 octobre, les armées britanniques Plumer, Birdwood, Horne et Byng s'avancèrent sur le large front de plus de 100 kilomètres entre Wielsbeke (sur la Lys) et Le Câteau (sur la Selle), c'est-à-dire entre les deux points où l'ennemi s'était déjà installé sur la ligne Hermann. On occupa ainsi Templeuve, Cysoing, Orchies, Somain, Denain, Bouchain et Solesmes. Le 21 et le 22 octobre les Anglais se rapprochèrent de plus en plus de l'Escaut et, dépassant Saint-Amand, l'atteignirent presque tout le long de son cours depuis Prouvy et les faubourgs de Valenciennes jusque devant Tournai ; une bretelle passant par Vichte reliait l'Escaut à la Lys entre Helchin et Wielsbeke.

Ainsi l'exploitation des victoires de Bohain et de Roulers, livrées selon la vaste et belle conception du maréchal Foch, avait été complète ; une double bande de pays avait été reconquise par les Alliés. Plus de 18 000 prisonniers, 351 canons de campagne, 110 pièces lourdes, 48 pièces de côte de gros calibre, 1 200 mitrailleuses, tel était le butin du groupe d'armées des Flandres depuis la journée du 14 octobre. Écrasé dans sa position Hindenburg, rejeté hors de son « invincible » rempart, l'ennemi avait abandonné définitivement ses conquêtes de 1914, et s'il se décidait à tenir sur la position Hermann, c'était sans convic-



DANS BRUGES-LA-MORTE RECONQUISE.

(A gauche) LE ROI ALBERT, LE GÉNÉRAL DEGOUTTE, — (A droite) LE ROI ET LA REINE DES BELGES

tion. Le « répit » qu'il espérait toujours allait lui manquer encore : nous verrons les Alliés bousculer d'une tape vigoureuse ce dernier paravent. Une armée battue sans trêve, déprimée d'heure en heure et parvenue au dernier degré d'épuisement, prête à la capitulation sans conditions, telle est la « grande armée » de Ludendorff, troupeau d'unités qui se traînent et que des états-majors parquent encore et compartimentent derrière la ligne Hermann, par la force de l'habitude, mais où il n'y a plus ni force, ni âme.

LA CONFÉRENCE DE BERLIN (17 OCTOBRE) Ludendorff ne songeait qu'à voiler sa défaite profonde pour essayer de ressaisir, à Berlin, le pouvoir et l'autorité qui lui échappaient. Il demandait à cor et à cri 600 000 nouveaux combattants, moyennant quoi il promettait, une fois de plus, la victoire. Scheidemann écrit à ce sujet :

Les notes lamentables que le cabinet fut obligé d'envoyer par suite de l'effondrement, furent pour tous les membres du cabinet un crève-cœur. Tous les Allemands ressentent cette fin de la guerre comme un opprobre qui atteint chacun de nous. Mais, au moment où tout était perdu, Ludendorff était de nouveau prêt à envoyer de nouvelles centaines de milliers d'Allemands se faire massacrer par les troupes fraîches de l'Entente. (p. 210).

D'ailleurs, ce n'est plus seulement de Ludendorff et de Hindenburg qu'il s'agit maintenant : c'est du Kaiser, c'est de la dynastie. L'Allemagne va chercher son salut non dans la voie d'erreur où l'a conduite son Grand État-Major, mais dans le sens de cette constitution démocratique que lui avait indiquée Wilson.

A la mi-octobre, deux faits sont intervenus qui nécessitent la réunion d'une grande conférence politico-militaire à Berlin : 1^o l'ordre du G. Q. G. de Spa de reporter la résistance sur la ligne générale Hermann-Hunding-Brunhild ; 2^o la note de Wilson du 14 octobre exigeant la fin de la guerre sous-marine et condamnant comme contraire au droit des gens l'œuvre de destruction des richesses économiques.

Pourtant Max de Bade, incertain, chancelant, anxieux sur la tâche qu'il a assumée et sur le rôle qu'il joue devant son pays et devant l'histoire, ne veut pas encore s'avouer à lui-même la défaite militaire : il a convoqué à Berlin, pour le 17 octobre, la première des conférences qui doivent décider du sort de l'Empire.

Le procès-verbal de la séance s'exprime en ces termes, au sujet de la question militaire :

Général Hoffmann. — Les divisions du front oriental (24 divisions, dont 12 en Ukraine et 5 en Roumanie) sont composées d'hommes de trente-quatre à quarante-cinq ans. L'étendue des territoires qu'ils occupent, les tentations auxquelles ils sont exposés et auxquelles ils succombent souvent — que ces tentations proviennent de la corruption des mercantis juifs-orientaux ou de la propagande bolcheviste — ont causé énormément de mal aux troupes. La troupe vit dispersée depuis des mois dans des postes isolés ; elle est peu surveillée et les idées bolchevistes, jointes à la corruption, ont fait de grands progrès. Nous ne pouvons donner que 10 divisions de l'Ukraine. Il faut que je répète, encore une fois, que ces divisions ne peuvent plus être utilisées pour une offensive. J'ai besoin de trois mois pour évacuer.

Le ministre de la guerre Scheuch. — Si l'armée doit recevoir un ravitaillement en hommes, unique mais important, je compte pouvoir donner 600 000 hommes (les calculs détaillés donnent 637.000 hommes).

Ludendorff. — Si on me donne ces renforts, j'envisage l'avenir avec une entière confiance. Mais il faut me donner les hommes, et alors nous pourrions à nouveau être pleins d'espoir...

Colonel Heye. — Le front occidental compte 191 divisions dont 4 autrichiennes et 7 venant de l'Est. Leurs effectifs sont très variables : 28 divisions n'ont que 200 à 300 hommes par bataillon, les autres ont entre 400 et 500 hommes.

Ludendorff, à Scheidemann. — Votre Excellence ne réussira-t-elle pas à relever le moral des masses ?

Scheidemann. — C'est une question de pommes de terre. Nous n'avons plus de viande. Nous ne pouvons pas distribuer de pommes de terre parce qu'il nous manque 4 000 wagons par jour. Nous n'avons plus du tout de graisse. La misère est trop grande.

Le secrétaire d'Etat Haussmann. — Le peuple n'a été mis en face de tout le sérieux de la situation que par le ton sévère de la note Wilson : il en est résulté un grand mouvement d'opposition dans l'opinion...

Le chancelier Max de Bade. — En résumé, d'ici le printemps 1919, au point de vue renforts, nous pouvons compter sur 600 000 à 700 000 hommes ; nos ennemis sur 1 100 000 hommes, en ne tenant compte que des Américains ; à ce chiffre, il faut ajouter peut-être les Italiens. Par suite, d'ici le printemps prochain, notre situation s'améliorera-t-elle ou s'aggraverat-elle ?

Ludendorff. — Si on ne tient compte que des chiffres, elle ne s'aggraverat pas ; mais, à cela, il faut ajouter le contre-coup que produira l'évacuation sur notre situation économique...

L'aviation des deux armées est dans le rapport de 1 à 3 ; cependant la supériorité est de notre côté. Les calculs que nous faisons sur les pertes ennemies sont toujours au-dessous de la vérité, comme nous le constatons souvent plus tard d'après les renseignements ennemis. Tout cela ne m'effraye pas. J'espère que si notre infanterie reprend des forces, la peur des tanks qui a déjà été surmontée une fois, mais est réapparue, sera surmontée encore une autre

fois. Cette peur est revenue dans toute sa puissance le 8 août, par temps de brouillard, et qui sait ce qui se passa alors ? Mais si le moral des troupes se rétablit, certaines d'entre elles, tels les bataillons de chasseurs et de tirailleurs de la garde, se feront un sport d'abattre les tanks. Cette lutte a aussi son attrait matériel, car dans les tanks, il y a toujours des vivres excellents. Nous n'avons pas pu nous maintenir à la hauteur de nos adversaires au point de vue construction des tanks, parce qu'il nous fallait d'abord construire des camions, mais d'ici le printemps prochain, la situation sera meilleure...

Lors de replis exécutés lentement par les I^{re}, III^e, VII^e et XVIII^e armées, nous n'avons subi pour ainsi dire aucune perte en hommes et matériel (il s'agit du groupe du Kronprinz impérial) ; mais si nous devons nous replier comme l'ont fait les XVII^e et II^e armées il s'agit ici du groupe du prince Rupprecht de Bavière, avec qui Ludendorff est en désaccord), alors nous subirons un affaiblissement important. Nous raccourcirons notre front extraordinairement, mais les conditions d'existence de l'armée, les possibilités de lui fournir les ressources dont elle a besoin pour combattre, munitions, etc., deviendront bien plus mauvaises, parce que notre territoire industriel sera exposé aux attaques des avions ennemis. Si les négociations d'armistice commençaient, le seul engagement d'avoir à évacuer les territoires occupés constituerait déjà en lui-même une aggravation réelle de la situation militaire.

Le Chancelier. — Pouvons-nous finir la guerre, l'an prochain, dans des conditions meilleures que maintenant ?

Ludendorff. — Tout effort que nous faisons maintenant améliore notre situation.

J'ai l'impression que nous devrions dire à nos ennemis, avant d'accepter, par cette note (note Wilson du 14 octobre), des conditions qui sont trop dures : « Obtenez donc ces conditions par les armes ! »

Le Chancelier. — Et s'ils les obtiennent, ne nous en imposeront-ils pas de plus mauvaises ?

Ludendorff. — Il n'y en a pas de plus mauvaises.

Le Chancelier. — Oh si ! ils envahiront l'Allemagne et dévasteront le pays !

Ludendorff. — Nous n'en sommes pas là !

Le Chancelier. — Le G. Q. G. ne pourrait-il pas entrer en relations directement avec le G. Q. G. américain ?

Ludendorff. — Ce n'est pas le G. Q. G. américain qui exerce le commandement, mais Foch. N'est-il pas préférable d'abord de s'adresser encore une fois au gouvernement ?

Ministre de la guerre Scheuch. — Non, ce n'est pas encore le moment de faire une demande à Foch ; ce serait un aveu de la défaite (1).

S'incliner devant Foch, ce serait avouer la défaite, déchirer soi-même le voile patiemment tissé de la propagande et découvrir,

(1) LUDENDORFF, Documents de G. Q. G. allemand, p. 393 et suiv.

aux yeux du monde trompé le néant de la « force allemande ». Mentir une dernière fois, c'est donc à quoi aboutit cette conférence. Imposer, par la menace de l'écrasement complet, la dictature militaire et gagner du temps pour l'établir sur les « civils », tel était, jusqu'à l'heure où il succomba, le calcul de Ludendorff. Il écrit : « Il manquait un contrepoids, une impression de force émanant de l'intérieur. L'armée voulait savoir clairement ce qu'elle avait à attendre du pays. » Mais le pays savait désormais, qu'en dépit du plastronnement des grands chefs il n'avait plus rien à attendre de l'armée. La « peur des tanks » n'est pas une bien glorieuse explication pour un stratège de cette force.

Le colonel Heye n'est pas plus sincère quand il parle des effectifs. D'abord, la masse des 208 divisions du mois de mai s'était réduite, en fait, à 191. La bataille incessante avait absorbé les meilleures unités ; de la fameuse masse réservée de 80 divisions existant au 1^{er} juillet, il ne restait plus que 20 maigres divisions, le jour même où s'expliquait à Berlin le colonel Heye ; en six mois, presque toute la classe 1919, c'est-à-dire les jeunes gens de dix-neuf ans, avait été consommée. Une commission d'officiers d'état-major, d'où les médecins étaient exclus, parcourait les services d'étapes pour y recruter les derniers hommes ; on l'appelait la « Mord-Kommission » ; son action, d'ailleurs, était nulle. L'indiscipline, l'embusquage, la désertion, le pillage, toutes les formes de la corruption s'infiltraient rapidement dans l'âme du soldat. Et les pertes, chaque jour, s'élevaient, sans aucun espoir de les voir diminuer. Ces unités de chasseurs, qui sont l'ultime ressource du Haut Commandement, sont elles-mêmes exsangues ; en voici une, la 200^e, qui a combattu en Champagne du 26 septembre au 5 octobre et dont les trois régiments ne comptent plus, à cette date, que 110, 120 et 150 hommes. Et les autres, pour la plupart, sont déjà ou vont se trouver dans le même état de décomposition : depuis plus de vingt jours, l'armée

von Einem, aux prises avec l'armée Gouraud, voit fondre ses 24 divisions au point que 8 d'entre elles sont anéanties ; il reste 500 hommes à la 42^e division, presque rien à la 20^e. L'usure ronge indistinctement toutes les unités du front occidental, et l'on ne peut s'étonner qu'il reste tout juste 20 pauvres divisions comme réserve générale du Haut Commandement lorsque les statistiques établissent, avec toute l'approximation désirable, que l'armée allemande a perdu 87 000 hommes en juillet, 123 000 en août, 223 000 en septembre, 169 000 en octobre.

Lorsqu'on entend Ludendorff dire que « le peuple allemand pouvait et voulait, dans sa grande majorité, donner à l'armée jusqu'à ses dernières forces », on se demande s'il a jamais compris le sentiment de ce peuple qui allait de plus en plus répétant : « Mieux vaut une fin terrible qu'une terreur sans fin ! » Ludendorff n'a jamais eu conscience des sacrifices qu'il imposait à ses troupes, pas plus que des ruines qu'il accumulait dans les pays occupés. Notons d'ailleurs que son récit, comme toujours plein de contradictions, contient ce mot quelques pages plus loin : « Une partie des renforts ne voulait plus aller sur le front. » Du souci d'épargner le sang et la fortune de l'Allemagne, ni le Haut Commandement, ni le Gouvernement n'eurent le courage ni la franchise de se préoccuper au cours de cette conférence du 17 octobre. C'est seulement un cri de peur, — car le duché de Bade touche à l'Alsace, — qui échappa au chancelier Max de Bade : « *Ils envahiront l'Allemagne et dévasteront le pays !* »

C'est sur ce cri de détresse que se clôt la conférence mémorable qui décida de la ruine de l'Empire. La crainte que l'on avait d'un coup de violence socialiste civils se superposait, maintenant, à la déroute militaire.

Et les yeux se portaient plus haut encore ; l'affront national frappait au visage la dynastie : le peuple allemand, si longtemps servile, se rebellait ; Scheidemann lui-même prend en pitié Guillaume le vaincu :

Il n'était question, dans toutes les discussions, dans les réunions publiques et privées, au café et dans les bureaux, en chemin de fer et dans les tramways, que de l'abdication du Kaiser. La presse était seule à se taire ou à peu près, la censure ayant interdit de discuter la question dans les journaux... Si la guerre s'était terminée par la victoire allemande, le Kaiser aurait été exalté de façon dithyrambique; on l'aurait probablement élevé au rang d'un demi-dieu...

Le demi-dieu reçut, le 20 octobre, les membres du nouveau cabinet; il fit les plus plates avances aux socialistes, jusqu'à dire

à Schmidt : « Nous avons été à l'école ensemble à Cassel ! » Et puis, il lut un discours qu'il se proposait d'adresser à ses peuples. Les ministres sentirent qu'une telle manifestation dans de telles circonstances les couvrirait tous de ridicule; ils décidèrent d'imposer silence au sempiternel bavard. Guillaume, pour la première fois, se tut : il n'était pas loin de sa chute (1).

(1) Voy. tout le récit de Ph. SCHEIDEMANN, trad. Payot, p. 210.

